

Elisabeth Dorier-Apprill, Sophie Didier, Sophie Lehman-Frisch, Bénédicte Florin et Florence Bouillon, Bertrand Plevén
30 octobre 2007

Une nouvelle géographie des villes ?

Petite révolution des genres ce soir au Flore, autour de la présentation de l'ouvrage *Vies Citadines* dirigé par Elisabeth Dorier-Apprill et Philippe Gervais-Lambony. Tout d'abord parce que Julie Le Gall et Aurélie Delage, deux jeunes doctorantes en géographie, aux commandes de la soirée nous convient à un café géo « entre filles ». Autour de la table du Flore, cinq chercheuses qui ont participé à l'ouvrage, qui ont toutes un intérêt commun pour la question urbaine, mais avec des terrains différents : l'Amérique du Nord est représenté par **Sophie Didier** qui travaille sur l'articulation entre Disneyland et son milieu d'accueil angeleno, **Sophie Lehman-Frisch** sur les dynamiques urbaines états-uniennes à l'échelle locale, notamment à San Francisco. L'Afrique et l'Amérique latine font partie des terrains étudiés par **Elisabeth Dorier-Apprill** (Brazzaville mais aussi les danses latines...) et par **Bénédicte Florin**, qui, elle, travaille sur les pratiques citadines au Caire. Enfin, et pour finir notre tour de table, **Florence Bouillon**, sociologue, ancre son terrain de recherche dans le monde des squats à Marseille.

Vies citadines, paru il y a huit mois, est déjà **un succès en librairie et dans le cœur des étudiants de l'institut de géographie** (rarement la sortie d'un ouvrage avait fait l'objet d'autant de discussions sur les marches du 191 rue Saint Jacques ou à la *Bonbonnière*). L'idée de départ est de se demander si au-delà de cette révolution « genrée » (même si, des hommes ont participé activement au projet, en premier lieu Philippe Gervais Lambony), ce livre ne marque pas une révolution du genre « géographie urbaine ». En ouvrant les coulisses de la rédaction, du « making-of », dans la fraîcheur et la bonne humeur, et malgré l'humilité des chercheuses présentes, ce café géo a donné quelques pistes de réponse.

PARTAGER

A cœur de ce projet ambitieux et très original réside l'idée de partage. Elisabeth Dorier-Apprill raconte comment l'ouvrage est né de la rencontre avec Philippe Gervais-Lambony et de l'idée de mettre en place un séminaire itinérant entre Paris et Marseille, mais aussi Istanbul et Johannesburg **autour du thème de l'urbanité**. Ces quatre années de travaux et de rencontres ont donné naissance à l'ouvrage.

Ce projet est fondamentalement pluridisciplinaire, l'équipe (trente chercheurs !) rassemblait géographes, sociologues, anthropologues et une sociolinguiste. Cette ouverture, souvent souhaité, rarement réalisée en géographie, a donné lieu à des surprises. Florence Bouillon raconte notamment qu'elle s'est sentie proche des géographes et qu'elle a trouvé leur culture disciplinaire plus souple que celle de certains anthropologues, que la rencontre des disciplines n'a jamais été problématique et que le lien s'est fait *naturellement* autour de la question de la spatialisation des rapports sociaux.

En effet, le point de départ du projet réside dans le constat suivant : le fait urbain se banalise, la limite urbain/rural est de plus en plus floue. Dans cette dilution de l'urbain : Y'a-t-il encore

des villes ? Y'a-t-il encore de la ville ? Il s'agit en multipliant les regards de se situer sur ce débat là et de prendre position sur la question de la crise urbaine, de la ville qui se défait, se fragmente sous les effets des dynamiques d'exclusion, d'agrégation affinitaires (les fameuses *gated communities*) et le déplacement des population pauvres au dehors de la ville.

Le partage réside aussi sur la diversité des terrains de recherche, des expériences parfois surprenantes (Lomé et Brazzaville pour PGL et EDA qui explose brutalement en guerre civile alors qu'ils étaient sur place). Le partage s'est matérialisé par des marches urbaines, des flâneries collectives, de l'observation de terrain en équipe (on pense au récit de la visite de la *gated community* de Forwest garden à Johannesburg et des réactions très différentes des chercheurs selon leur terrain d'étude, les chercheurs sur les villes européennes bouillonnant à l'écoute des discours des représentants de l'association de quartier qui expliquent ouvertement qu'il faut multiplier les protections contre les population « noires » dangereuses, tandis que pour les autres, un tel discours est d'une banalité terrible). Cet échange de terrains -rare en géographie -est une démarche très riche selon les intervenants. Bénédicte Florin, par exemple souligne qu'elle comprend mieux les quartiers fermés du Caire après avoir vu ceux d'Istanbul et pénétré les quartiers riches pour blanc en Afrique du Sud avec PGL. Sophie Didier, note quant à elle que le fait d'être jeunes chercheurs a facilité cette mise en commun dans la mesure où ils sont peut être plus réceptif à l'ouverture autour de leur terrain.

ECRIRE

Comment écrire à quinze mains ? Comment rendre compte de ce partage par une écriture collective ? Les intervenantes expliquent que chaque chapitre de l'ouvrage a été rédigé à plusieurs mains. La liste des chapitres a été établie par l'ensemble du groupe lors de séminaires de discussions. Chaque grande question à creuser a été confiée à de petits groupes, de trois à cinq auteurs, dont l'un a fait fonction de rédacteur principal. Le texte a enfin été rediscuté collectivement. **La structure invite à la flânerie et propose des encarts qui font place aux débats internes aux groupes ou à des exemples tirés des terrains de chacun. FB raconte comment s'est construit le chapitre sur l'imprévu dans la ville**, comment avec D. Vidal ils ont changé de direction, partant de l'idée d'analyser la gestion de l'incertitude dans le quotidien urbain à la question de la perception de l'imprévu par le citoyen et la manière dont celle-ci influence son expérience urbaine (la ville la nuit, par exemple, peut être vue comme un espace de danger mais aussi de potentialité).

Par ailleurs, **les intervenantes énoncent leur volonté d'écrire « une géographie incarnée »**. Si elles reconnaissent que l'ouvrage laisse une place relativement restreinte aux photographies et aux cartes, l'équipe a cherché à rédiger une géographie qui se lit, capable de susciter le plaisir du lecteur.

CONFRONTER

Une telle entreprise sous-tendait une posture commune. Il s'agissait non pas d'aborder la question de la crise urbaine frontalement mais par un balancement entre induction (du terrain à la construction conceptuelle) et déduction (test des concepts et notions confrontés aux terrains). **L'ambition de l'ouvrage est d'appuyer une posture théorique à des terrains**. Les chercheuses expliquent que leur but était d'éviter tout discours jargonnant, de faire le point sur les débats par des renvois systématiques à la bibliographie récente et sur la lecture qu'elles (et ils) en ont fait.

L'approche vise à montrer comment la ville malgré tout se fait. **Cette posture est résolument optimiste (bien que non angélique) : quand d'autres parlent à l'envi de la ville qui se défait, cette équipe a préféré se demander : « qu'est ce qui fait la ville ? ».** La ville et non pas seulement la grande ville, le prisme des agglomérations abordées par l'équipe va de Mopti (et ses 80 000 habitants) à Los Angeles (et Disneyland) ! La dichotomie Nord/Sud est réinterrogée -il n'y a pas des villes du Nord et des villes du Sud, encore moins des citadinités du nord et des citadinités du sud- sans être totalement remise en cause, en effet, EDA précise que, que les auteurs ont tenu compte du différentiel de richesse.

RENCONTRER

La ville est abordée du côté des acteurs. Si les acteurs institutionnels ne sont pas absents, les exemples abordés par les intervenantes ce soir montre l'intérêt de ces chercheuses **pour une citadinité « par le bas »** appuyé sur des études laissant une place conséquente à l'échelle locale, voire ultra locale, au groupe restreint et même à l'individu. C'est de cette « vie » là dont parle l'ouvrage. Les titres des chapitres de l'ouvrage font sens, rappellent les chercheuses : des verbes d'action (Penser, flâner, se mobiliser...). **Elisabeth Dorrier Apprill raconte comme elle, qui se sent citadine, qui pratique la danse de bal a exploité ce versant « passionné » de ces recherches dans l'optique du projet.** Elle peint avec enthousiasme une géographie de la pratique d'une danse globalisée, le Tango argentin. A Buenos-Aires, par exemple, les pratique corporelles varient selon les lieux de la pratique : au centre ville, où le degré d'anonymat est fort, l'on danse très proche tandis qu'en périphérie, où l'on danse dans des association de quartier, où le regard du voisinage n'est jamais loin, l'on respecte une distance des corps.

FB raconte, quant à elle, la trajectoire de Farid, à Marseille, squatter en prise avec de nombreux problèmes qui va voir sa vie bifurquer grâce à la rencontre de jeunes gens de mouvements alternatifs, qui va le mener à l'action politique. Or cette rencontre a été permise par un lieu, le squat, lieu sans visibilité, lieu de marge, mais lieu qui peut faire lien cependant.

CAPTER

Cette approche par les vies citadines vise à capter, pour E. Dorrier-Apprill, les pratiques liées aux formes urbaines, qui varient selon les terrains, mais qui sont fondamentalement comparables. Capter en effet la ville en train de se faire, c'est travailler comme SD l'a fait sur la pratique du *cruising* (ballet automobile à L.A pratiqué notamment par les Latinos de East L.A) qui est un mode de réappropriation de l'espace de la ville par ces groupes qui utilisent ici l'espace urbain comme une estrade publique.

Capter la ville, c'est aussi se **refuser à une posture apolitique.** Ainsi la mise en comparaison de Casablanca, Marseille et La Paz éclaire les mécanismes de délogement des populations pauvres des quartiers centraux vers la périphérie et permet de comparer la nature des rapports de force selon le degré collectif (et quantitatif) de la mobilisation. Capter la ville, c'est aussi revenir sur les idées reçues. **Comment voisine-t-on à San Francisco selon que l'on appartienne à un milieu populaire ou « bobo ».** Elle démystifie la notion de voisinage en montrant que le « voisinage populaire » est plus ambigu qu'il n'y paraît (dans le célèbre quartier « hispano » de Mission les liens entre voisins sont tenus, la géographe parle de « barbelés invisibles autour de chaque famille). Les démarches pour capter la ville sont donc nombreuses, parfois inattendues : BF montre comment les migrants ruraux venant de la

Haute- Egypte pour s'installer au Caire depuis les années 50/60 se sont intégrés par le biais de l'humour, détournant leur image de rustres paysan.

REPONDRE (aux questions de la salle...)

Parmi les nombreuses questions, une a été posée sur la détermination du choix des villes traitées dans l'ouvrage. Elisabeth Dorrier-Apprill explique qu'à l'origine l'ouvrage devait comprendre une carte présentant les différents espaces urbains traités. Mais l'absence de l'Asie se faisait trop criante, l'idée a été abandonnée. A l'origine l'idée était d'intégrer certaines villes asiatiques, mais cela ne s'est pas fait. L'ouvrage n'est de toute façon pas un aboutissement clos (pas de conclusion), mais veut ouvrir de nouvelles pistes, de nouvelles comparaisons.

Une deuxième question a porté autour de la signification du Marseille filmé par Robert Guédiguian.

La question des « aires culturelles » (absente de l'ouvrage) a été abordée par M. Sivignon.

Enfin, J.-L. Tissier, a comparé l'entreprise de cet ouvrage à un mariage fructueux entre Guy Debord et A. Demangeon. Une piste à creuser...

Compte rendu : Bertrand Pleven